

pée de plusieurs chaînes de montagnes, d'une hauteur à peu près semblable à celle des Vosges, et dont les pics les plus élevés n'atteignent pas treize cents mètres ; dans les vallées formées par ces montagnes, se trouvent des lacs nombreux dont quelques uns d'une grande étendue. Sur d'autres points, ces vallées renferment d'immenses tourbières et offrent ainsi aux Irlandais un moyen facile de chauffage.

Plusieurs lacs sont joints par des rivières, d'autres ont été réunis par des canaux faits de main d'homme, et on en construit encore plusieurs en ce moment ; il en résultera en Irlande une grande facilité de communication par eaux ; le gouvernement anglais y fait aussi construire des chemins de fer. Le seul fleuve un peu considérable et navigable est le Shannon qui traverse plusieurs lacs ; il se jette dans la mer au sud-ouest de l'Irlande ; on peut le remonter jusqu'à Limerick, dans une étendue d'environ vingt-six myriamètres. C'est celui qui sépare le Connaught des autres provinces de l'Irlande.

Les côtes de l'Irlande présentent une quantité immense de rades et de ports : on en compte jusqu'à cent trente, et parmi eux quatorze ports de guerre : la baie de Bantry est une des plus belles et des plus sûres du monde, et le port de Cork mettrait sans peine à l'abri toute la marine de l'Angleterre ; tous les rivages même sont d'un abord facile, et les navires n'ont que très rarement à y craindre les écueils et les bas-fonds.

Le climat de l'Irlande est excessivement humide ; il est beaucoup plus doux que ne l'est celui de l'Angleterre et que son degré de latitude ne pourrait le faire supposer : rarement le thermomètre y descend au dessous de zéro ; on attribue ce résultat à ce que l'un de ces immenses courants de mer qui se rendent de l'équateur au pôle, parti du golfe du Mexique, et très connu dans la navigation sous le nom de Golf-Stream (courant du golfe), venant frapper sur les côtes d'Irlande, y entretient une température modérée.

La population est évaluée aujourd'hui à près de neuf millions d'habitans : sept millions environ sont catholiques, et les deux autres appartiennent à la religion anglicane et aux autres sectes protestantes. Entre les protestans et les catholiques et sous le rapport des diverses provinces, la répartition de la population se ressent des anciennes dépossessions : ainsi les catholiques sont à proportion infiniment plus nombreux au sud et à l'ouest et surtout à l'ouest dans la province de Connaught, et le contraire a lieu dans l'est et dans le nord pour les provinces de Leinster et d'Ulster ; dans ces deux dernières provinces, on parle plutôt anglais ; on ne parle guère qu'irlandais dans les autres.

Le sol de l'Irlande, bien que peu profond, est généralement fertile et plus que celui de l'Angleterre ; il est partout susceptible de culture, à l'exception de cinq cent mille hectares environ d'une espèce de terrains marécageux qu'on appelle Bogs : ces terrains ne présentent pas, comme les marécages ordinaires, une surface unie, ils ont au contraire la forme de petites collines ; plusieurs étant situés dans des parties élevées, pourraient probablement être desséchés.

On estime que, par suite des dépossessions successives, plus des neuf dixièmes des terres sont entre les mains des propriétaires protestans.

Les efforts faits par l'Angleterre à diverses époques pour détruire en Irlande toute espèce d'industrie ont parfaitement réussi : il n'en existe plus aujourd'hui aucune, et une manufacture est en quelque sorte une chose inconnue : tout se borne au commerce de détail, et à acheter pour revendre.

R2

Parmi les Irlandais, un certain nombre sont établis en Angleterre et y exercent diverses professions, notamment celle de portefaix, d'autres y vont momentanément, pour prendre part à la moisson ou aux grands travaux publics, ceux surtout de chemins de fer, et reviennent ensuite dans leur pays ; mais l'occupation de l'immense majorité, celle de tous ceux qui restent en Irlande, est la culture de la terre, et c'est là que commence véritablement la misère du pays.

Cette culture étant le seul moyen de vivre, la concurrence à cet égard est effroyable et sans limites ; toute ferme mise en adjudication est disputée avec une sorte de fureur, et l'on semble avoir calculé avec une précision funeste quel est le plus petit bénéfice qui, indépendamment du prélèvement de la rente, peut suffire à la nourriture matérielle d'un homme et de sa famille.

La ferme d'un cultivateur irlandais est un simple morceau de terre, partie en labourage et partie en prairie naturelle ou artificielle : le fourrage de cette dernière portion lui sert à nourrir une ou plusieurs pièces de bétail, un bœuf, quelques moutons, un cochon qu'il engraisse, une vache dont il tire du lait et du beurre ; la portion labourée est mise en cultures de lin, de chanvre, de blé, de pommes de terre, celles qui demandent surtout les bras de l'homme ; la vente de ce blé, de ce lin, de ce chanvre, celle du lait et du beurre, celle enfin du bœuf, des moutons, du cochon qu'il a engraisé, fournissent au paiement de sa rente ; les derniers lui donnent en même temps le fumier nécessaire à sa culture. Tous ces produits s'exportent en Angleterre.

Lui-même ne se nourrit que de l'aliment le moins cher, la pomme de terre. Il y a une espèce de pommes de terre qui est plus mauvaise et plus malsaine que les autres, mais qui produit davantage, ce sont celles qu'il sème de préférence ; beaucoup d'Irlandais n'en mangent pas à leur faim. La pomme de terre a l'inconvénient de ne pouvoir durer d'une année à l'autre ; celles de l'année précédente germent à la fin d'avril, et les nouvelles ne commencent à être bonnes qu'au mois d'août ; cette intervalle est pour les Irlandais un temps de disette.

La grande enquête faite en 1835 à cet égard, a constaté que, chaque année, à cette époque, il y a en Irlande près de trois millions d'individus sujets à tomber dans un dénuement absolu ; beaucoup périssent littéralement de faim ; un bien plus grand nombre voient leur fin avancée par la privation d'alimens, et périssent à la fois de maladie et de besoin.

On frémit de songer à ce que pourrait être en Irlande une et surtout deux mauvaises années de récolte de pommes de terre (1).

Au milieu des progrès de la civilisation européenne, l'Irlande est restée ce qu'elle était il y a dix ou douze siècles, et plus misérable encore.

L'habitation d'un cultivateur irlandais est une hutte formée de quatre murs de boue desséchée recouverte d'un toit de chaume ; au milieu de ce toit est un trou pour donner passage à la fumée ; le plus souvent c'est par la porte même de l'habitation que la fumée s'échappe ; une seule couche, formée ordinairement d'herbe et de paille, sert à toute la famille. Cette demeure n'est pas encore celle du pauvre proprement dit.

Pour les autres nécessités de la vie, les Irlandais ont à peine de quoi se vêtir le jour et se couvrir la nuit ; l'hiver, malgré le peu de rigueur du climat, ils meurent de froid comme de faim ; dans beaucoup de cabanes, il n'y a qu'un seul habit complet pour

(1) L'affreux spectacle que présente en ce moment l'Irlande ne démontre que trop à quel point les prévisions de l'auteur étaient fondées.